



MUSIQUE
RENCONTRE AVEC MARIELLE NORDMANN,
LA PLUS GRANDE HARPISSE DU MONDE
PAGE 30

samedi 23 - dimanche 24 janvier 2021 LE FIGARO

30 CULTURE

THIERRY HILLERITEAU @thilleriteau

Elle a gardé son rire d'éternelle jeune fille. Sous ses yeux pétillants, il vient d'éclater dans un sourire malicieux. Dévalant en cascade la pente de ses souvenirs, pour inonder toute la pièce d'harmoniques surnaturelles. À la veille de ses 80 ans, Marielle Nordmann paraît moitié moins. On aimerait lui demander son secret sans être trop abrupt. On cherche la bonne tournure. Inutile. Elle nous a devancés. « Vous voulez me parler de mon âge, non ? N'avez pas de crainte, je le clame partout. Quand on en arrive là sans avoir trop d'enquiquinements, c'est extraordinaire. Alors pourquoi le cacher ? D'autant que plus on avance, plus on se rend compte qu'on est identique à ce qu'on était en sortant de l'enfance. Et que cette chose qui brûle à l'intérieur de nous semble devoir brûler pour l'éternité. »

Cette chose, il ne lui faudra pas plus de cinq minutes pour la nommer. Ce n'est ni la harpe. Ni la musique. Ni la passion. « C'est l'Amour. Vous allez dire que ça fait tarte, mais tant pis. Moi je ne crois qu'à cela. Et en musique aussi. Chaque fois que ça fonctionnait avec un autre interprète en musique de chambre, c'est que nous étions faits pour nous rencontrer. Je n'ai jamais cherché d'explication plus loin. Que ce soit avec mes partenaires historiques, comme Jean-Pierre Rampal ou François-René Duchâble. Ou avec les jeunes d'aujourd'hui, comme Nemanja Radulovic, qui est presque comme mon fils adoptif. Nous l'avions d'ailleurs hébergé avec sa famille quand il est arrivé en France pendant presque un an. »

Ce dernier aurait dû se tenir à ses côtés, auprès d'une vingtaine d'autres musiciens de toutes générations, pour fêter ces 80 ans un peu en avance, le mois dernier, sur la scène du Théâtre des Champs-Élysées, à l'invitation du violoncelliste et producteur Dominique de Williencourt. C'était avant que la réouverture des salles, évoquée dans un premier temps au 15 décembre, soit repoussée sine die. Un crève-cœur pour Marielle Nordmann, qui ne cache pas avoir personnellement vécu facilement les deux premiers confinements comme des moments « d'une richesse intérieure exceptionnelle ». Mais sait la difficulté dramatique dans laquelle se trouvent les jeunes musiciens, sur qui elle a si longtemps veillé en tant que marraine de la Fondation Banque populaire. « Je suis restée en contact avec la plupart des lauréats. Et ce que vivent les plus jeunes en ce moment est terrible. Je pense notamment aux 20-25 ans, qui n'ont aucune possibilité de se projeter. C'est une leçon rassurante. Celle que notre civilisation ne sache vivre autrement que dans le futur. Pour une musicienne de mon âge, qui a eu son premier cachet à 11 ans, ce n'est évidemment pas un problème. Les concerts que je donne maintenant sont presque tous caritatifs de toute manière. Mais pour ceux qui débutent, c'est une tragédie. »

Ce souci des jeunes, elle l'a toujours eu. Elle ne devait pas avoir plus de 30 ans lorsqu'elle commença à enseigner à la future génération des harpistes. « D'aussi loin que je me souviens, les premiers élèves sont venus à la maison quand mes enfants ne marchaient

« Si j'espère avoir appris quelque chose à mes élèves, ce n'est surtout pas la harpe, mais l'amour de la musique, et à aller au-delà de celle-ci »

pas encore. » La transmission ? C'est à la fois l'alpha et l'oméga de sa vie de harpiste. « La musique, ce n'est que de la transmission. Un instrument n'est que le moyen de transmettre quelque chose de soi-même aux autres. C'est pour ça que quand on me dit que je suis une bonne harpiste, je considère cela comme une insulte. Je ne me considère pas comme harpiste, mais comme musicienne. Et si j'espère avoir appris quelque chose à mes élèves, que ce soit en France ou en Argentine où j'ai enseigné pendant dix ans, j'espère que ce n'est surtout pas la harpe, mais l'amour de la musique, et à aller au-delà de celle-ci. Parfois, quand je vois arriver en masterclass des élèves avec des partitions annotées de partout, je leur demande : « Mais où est votre liberté ? Est-ce que vous vous racontez vous, ou bien votre professeur ? »

Cette liberté, elle ne l'a pas acquise



Marielle Nordmann, lors de la soirée des Victoires de la musique classique et du jazz, le 8 février 2000, à l'Auditorium de Lyon. ERIC CABANIS/AFP

LA MAGIE BLANCHE DE MARIELLE NORDMANN, HARPISSE DE LÉGENDE

LA MUSICIENNE, PLUS PROCHE DISCIPLE DE LILY LASKINE, FÊTE SES 80 ANS CE 24 JANVIER. RENCONTRE AVEC UNE VERTUEUSE HUMANISTE, QUI A SU RENDRE SON INSTRUMENT ESSENTIEL.

au fil des soixante-cinq ans de sa carrière, remplie de rencontres chambristes qui auront marqué l'histoire du disque (du flûtiste Jean-Pierre Rampal à ses complices du trio Nordmann, avec André Guilbert et Renaud Fontanarosa), et de créations musicales allant de Jean Françaix à Einojuhani Rautavaara. Elle l'a reçue, comme un don, de celle qui sera, plus que son mentor, son « gourou ». Le premier « coup de foudre spirituel » de son existence : Lily Laskine.

Marielle n'a pas plus de 10 ans lorsqu'elle croise « ce regard bleu marin » dont elle dit être tombée « comme amoureux ». Mais pour comprendre l'histoire de cette rencontre si fructueuse, il faut remonter encore huit ans en arrière. Lorsque l'oncle de Marielle est arrêté par la Gestapo, et que sa famille se voit contrainte de s'exiler en Suisse. À son retour, Marielle a « désappris à parler ». Elle n'a que 3 ans. Et le piano devient son nouveau moyen d'expression. « Je suis la dernière d'une fratrie de trois, mes aînés étant nettement plus âgés. Quand on est rentrés en France, ils ont débuté le piano. Et comme j'étais supposée être trop petite, je faisais de la gymnastique sur le piano pendant ce temps. Sauf qu'au bout de trois mois, c'est moi qui faisais du piano, et eux de la gymnastique ! »

Cette aisance musicale n'échappe pas à la grand-mère de Marielle. « La première harpiste de la famille, c'est elle. Elle aurait aimé en faire son métier, seulement à son époque, entrer au conservatoire pour une femme était plus compliqué encore que d'entrer dans une salle de garde. » La veille de ses 10 ans, Marielle reçoit un premier cours de harpe. « J'avais déjà fait du piano, du coup les choses sont allées très vite. Impressionnée par les progrès de sa petite fille, la grand-mère convoque Lily Laskine un mois et demi plus tard. « Quand je me suis retrouvée en face d'elle, je suis tombée sous le charme », se souvient Marielle. Au point qu'elle collectionnera bientôt tous ce qui vient d'elle (bonbons, rubans...) dans une boîte, sur laquelle elle a récemment remis la main.

Est-ce de voir cette petite fille des-

endre et remonter de sa chaise à toute vitesse pour actionner les pédales ? Toujours est-il que, de son côté, Lily Laskine décide elle aussi de pousser la jeune fille. Deux ans plus tard, cette dernière intègre sa classe au conservatoire de Paris. « J'avais 12 ans, c'était surréaliste. Il y a plein de choses que je ne savais pas encore faire technique-ment. Mais elle me disait toujours : "Ne t'inquiète pas, tu y arriveras." Elle-même avait commencé la harpe à 8 ans et avait eu son premier prix à 12, sans jamais reprendre le moindre cours après ! Elle voulait me transmettre cette liberté. » Une liberté qu'elles ne tardent pas

« L'un des plus grands moments de ma vie de musicienne, c'est cet enfant handicapé que le personnel médical n'avait jamais vu remuer un orteil et qui s'est mis à applaudir à la fin d'un morceau »

à partager. « Dès que j'ai eu mon permis, je lui ai servi de chauffeur, puis de femme de chambre, d'habilleuse, de tourneuse de pages... Je la suivais partout. Même à l'église, alors que je n'étais pas catholique pour deux sous. Mais elle me communiquait sa ferveur. » Cette ferveur, elle la lui communique- rait bientôt sur scène. À partir de la seconde moitié des années 1970, et jusqu'à la disparition de Lily Laskine en 1988, les deux femmes se produisent très régulièrement en duo.

Marielle oublie alors ses doutes et ses réserves sur l'instrument. « Avec la harpe, j'avais toujours eu un sentiment de trop peu. Je me rappelle qu'à la sortie du conservatoire, à 16 ans, j'écoutais en boucle Kathleen Ferrier chantant la Rhapsodie pour alto, au grand dam de mes parents qui menaçaient de jeter le disque par la fenêtre. Je voulais changer d'instrument. Je trouvais que la harpe, à côté, c'était un son maigre. Je crois que tout ce que j'ai fait par la suite, de recherches et de transcriptions, visait jus-

tement à répondre à la jeune fille qui écoutait Kathleen Ferrier. »

Des moments de doute, il y en aura d'autres. Comme ce jour où, après la naissance de son troisième enfant, quand elle décide de tout plaquer pour s'engager avec Médecins du monde. « Mais là-bas on m'a fait comprendre que je serais plus une église qu'autre chose. Et que ma place était à faire ce que je faisais le mieux. Car c'était tout aussi essentiel. » Une révélation qui résonne singulièrement à l'heure où toutes les salles restent désespérément closes... Actuellement, Marielle Nordmann s'évertue à jouer partout ailleurs, où elle le peut. « Quand on me parle de ma grande carrière, ça me fait doucement rigoler. Parce que pour moi, les plus grands moments de ma vie de musicienne, c'est ce prisonnier qui à la fin d'un concert dans sa prison vient me trouver en me disant que grâce à moi il s'est évadé pendant une heure. C'est cet enfant handicapé que le personnel médical n'avait jamais vu remuer un orteil et qui s'est mis à applaudir à la fin d'un morceau. C'est ce concert à Ushuaia, où les gens sont venus me trouver à la fin pour me toucher afin de voir si j'étais bien réelle. Ce sont ces voyages avec l'Association Coup de pouce humanitaire à Madagascar, en Inde, aux Philippines... »

Assurément, ces rencontres authentiques, facilitées, selon elle, par la nature même de l'instrument, et ce mélange de merveilleux et de simplicité qui le caractérise. « On peut toucher les gens de façon simple sans passer par l'intellect ou le mental. Les toucher de cœur à cœur. Je pense que ça vient du fait qu'on touche la corde avec le doigt directement. Il n'y a pas d'intermédiaire, mais une sensualité primaire qui permet de façonner le son pour que les émotions puissent aller du bout des doigts jusque dans les cordes. Et en même temps, ça reste un instrument du merveilleux. Et ça, ça touche les gens de manière universelle, quelles que soient leur croyance ou leur culture. Mais un merveilleux bienveillant. Comme une forme de magie blanche consolatrice. Une magie blanche dont on aurait bien besoin en ce moment. »

Harp Trio, avec Alexandra Lulicau et Clara Izambert, CD Evidence.